

Miss  
Poutine

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Miss Poutine / Dominique de Loppinot  
Nom : Loppinot, Dominique de, 1979- , auteure  
Identifiants : Canadiana 20240013425 | ISBN 9782898043062  
Classification : LCC PS8623.O68 M57 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Constance Harvey

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL  
editionsjcl.com

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP  
messageries-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM  
librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS  
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque nationale de France

DOMINIQUE DE LOPPINOT

Miss  
Poutine

LES ÉDITIONS JCL 



# 1

## *Nouveau départ*

Allongée de tout mon long dans le vieux sofa à carreaux défraîchi qui trône dans un coin de la pièce, j'essaie de me calmer les nerfs. Je tente un exercice de respiration, mais je suis tellement fébrile que j'ai de la difficulté à bien l'exécuter. Mes poumons ont décidé de ne pas collaborer. Pourtant, cette technique, je l'ai pratiquée souvent, avec les années. Devenue propriétaire d'un restaurant avant même d'atteindre la majorité, j'ai subi mon lot de stress. J'avais encore tellement de croûtes à manger avant de me prétendre cheffe, mais aussi restauratrice! Alors tout en apprenant à cuisiner, j'ai aussi dû apprendre à respirer et à me recentrer. Ç'a été la clé pour me permettre de passer au travers de cette période tumultueuse de ma jeune carrière. Tumulueuse: c'est le bon qualificatif. Car il s'en est passé, des affaires. Évidemment, il m'a fallu travailler sur ma résilience, car évidemment, les changements n'étaient pas toujours anticipés. Comme le martelaient les professeurs du Collège des Arts culinaires où j'ai étudié: en cuisine, il faut savoir s'adapter. C'est un peu devenu ma devise et je ne compte plus les fois où je me la suis répétée, comme un mantra, pour m'encourager. Il faut dire que je venais à peine d'entamer mon programme

d'études là-bas quand je me suis lancée en restauration. Alors la jeune cheffe inexpérimentée que j'étais à l'époque se trouvait souvent démunie face à l'ampleur du projet qui lui était tombé dessus. J'ai quand même foncé, tête baissée, ne voulant surtout pas refuser ce cadeau de mes parents. Avec l'aide que me proposaient plusieurs personnes de mon entourage, je croyais posséder tout ce qu'il me fallait pour me sentir rassurée et, surtout, plus confiante. Car je n'étais pas dans ce bateau en solitaire. Je n'aurais pas à ramer seule en tentant d'éviter de tourner en rond. Quelle belle naïveté !

Pendant que je repense au chemin parcouru jusqu'à aujourd'hui, j'entends, en trame de fond, le ronronnement du dermographe de Majorie. Et des grognements aussi. Je ne peux pas m'empêcher de sourire devant l'étonnante retenue dont fait preuve mon amie. En effet, si elle offre des mots d'encouragement exagérés à sa cliente, elle se moque en privé de ces gens qui n'ont aucune tolérance à la douleur. Son sarcasme habituel a laissé place à la bienveillance et je crois savoir pourquoi : c'est le dernier rendez-vous de la journée. Majo m'a réservé le reste de l'après-midi et de la soirée, chose qu'elle peut rarement se permettre. Le Point d'encrage, le studio où elle travaille depuis un bout déjà, est le plus réputé de la région. Les gens viennent de partout pour avoir la chance de se faire tatouer par Majorie Dupéré, et elle seule. Ils sont d'ailleurs prêts à payer cher pour goûter à sa torture. Une torture qui en vaut la peine, il paraît. Jack, le patron de mon amie, lui déroule le tapis rouge, conscient que le succès de son commerce lui est, en majeure partie, attribuable. Elle est donc grassement payée et bénéficie d'avantages sociaux enviables. Avantages dont elle ne profite pas assez à mon

goût, d'ailleurs. Je me plais à le lui rappeler, même si je ne suis pas mieux qu'elle. Travailler sans compter ses heures, ça me connaît. Mais c'est facile, quand on aime ce qu'on fait. C'est le cas de Majorie, qui a trimé dur pour se rendre où elle est maintenant et qui est vraiment passionnée par son métier. Qui aurait cru que ce petit dessin d'avion en papier qu'elle s'est payé pour ses dix-huit ans serait le premier d'une longue lignée? Qu'il allumerait chez elle une étincelle assez puissante pour lui donner envie de suivre une formation professionnelle? Elle est loin, mon ancienne colocataire excentrique qui changeait de couleur de cheveux au gré de ses humeurs et qui n'aspirait à rien de précis quand on lui parlait d'avenir. Majorie est un modèle de persévérance et un exemple pour bien des jeunes qui ont le sentiment de n'avoir rien à offrir de spécial, rien à espérer de la vie. Ceux qui croient que le meilleur est réservé aux autres. Je l'admire vraiment pour ça. Et pour bien d'autres choses, dont son *guts* légendaire.

Je suis tirée de mes rêveries alors que la cliente émerge de derrière le paravent qui offre un peu d'intimité à ceux venus marquer leur épiderme à tout jamais. En grimaçant et en se frictionnant l'épaule, elle se dirige vers le comptoir-caisse, Majorie sur les talons.

— Heille! Je t'ai vue... Pas touche! Et tu laisses le cellophane au moins deux heures. Le reste des instructions est ici, explique mon amie en lui tendant une feuille. Suis-les... C'est important. Compris? Bon, maintenant, le moment de vérité: ça va faire cent soixante-six et quarante. As-tu la carte de points pour notre tout nouveau pro-gram-me de fi-dé-li-té?

Après avoir articulé exagérément chaque syllabe de la fin de sa question pour s'assurer que je capte également l'information, Majorie m'adresse un sourire narquois. Eh bien ! Elle a réussi à faire passer son idée de système pour récompenser la clientèle régulière ! En même temps que la jeune femme, j'apprends donc qu'après dix tatouages, le onzième est gratuit. Même si je persiste et signe : dix tatouages, c'est exagéré, il paraît que c'est de plus en plus courant. Ou de plus en plus connu, du moins. Et pourtant, c'est un art qui existe depuis plus de cinq mille ans, selon Majorie qui essaie depuis que je la connais de me convaincre de me laisser tenter. Elle m'a d'ailleurs appris qu'une personne sur quatre est tatouée et que, bien souvent, cette dernière en a plus d'un. Ce qui ne sera pas mon cas, bien entendu. Un, c'est mon max.

— Tsé que pour toi, c'est le premier, qui sera gratis ? m'avise mon amie une fois sa cliente partie. Même pas besoin de prendre la carte ! Bon : le *happy hour* vient de commencer ! Wouhouuu ! Je te prépare un *drink* !

— Awouaye donc ! Et, en passant, pour le tatouage sans frais, je m'attendais pas à moins, tu sauras, répliqué-je, moqueuse. Au nombre de fois que t'es venue manger au resto « gratis », comme tu dis !

— Ouin, j'avoue. D'ailleurs... Comment ça file ? Pas trop le motton ? C'était une journée importante... Un point tournant, comme on dit !

— Ça va... Je pense que je le réalise pas encore. C'est comme si c'était pas à moi que ça arrivait. J'imagine que d'ici une couple de jours, ça va fesser dans le *dash* !

— Ça veut pas dire non plus... Tsé, Mad, t'as tout donné, depuis... combien de temps déjà? Douze ans, genre? Ç'a été beaucoup de travail. T'es au bout du rouleau. T'as besoin d'une pause. Pis tu la mérites!

— J'ai pas vraiment le choix, j'ai pu de restaurant!

— Ça va te faire du bien. Ça aussi, d'ailleurs. *Cheers!* ajoute mon amie en me tendant un verre de gin-tonic et en l'approchant du mien pour qu'on trinque. Mais as-tu une idée de ce que tu veux faire, à partir de maintenant?

Pour toute réponse, je hausse les épaules avant de prendre une gorgée de cocktail tout en fixant le vide. Étonnée par ma réaction, Majorie se redresse d'un trait dans le sofa et s'exclame:

— Madeleine Germain qui a pas déjà prévu la suite? Ça va? Fais-tu de la fièvre, coudonc? C'est clair que t'as quelque chose en tête, non?

— Non. Je te dis, Majo. J'ai pas eu le temps d'y penser. J'étais tellement prise, avec la *job*... J'avais de la misère à planifier plus loin qu'un jour à l'avance! Pis tout était en lien avec le resto. Je sais juste que je me retrouverai pas encore dans le domaine de la restauration. Non merci.

— Oui, oui, tu l'as dit mille fois: tu veux pu cuisiner. Pu jamais... Si c'est ce que toi, tu veux croire, gâte-toi! *Anyway*, je te parlais pas de travail, mais de toi. De quoi t'as le goût? T'as la possibilité de prendre un *break*, pour une fois. Profites-en donc!

Elle a raison. J'ai une chance inespérée de m'arrêter. Pour ce qui est du reste... Ça peut paraître bizarre, mais j'ai oublié comment profiter de la vie. Je n'ai plus de

passé-temps depuis que j'ai terminé mon secondaire. Et encore là, c'était la cuisine, mon *hobby*. Et c'est devenu mon métier dans le temps de le dire. Une fois que ta passion se transforme en gagne-pain, ça change la donne, disons. C'est le *fun*, de pouvoir payer tes factures avec la chose qui te fait le plus vibrer, mais à un moment, ça perd un peu de son charme. De sa magie. Jusqu'à ce que le resto me tombe dans les mains, j'étais encore à fond dans l'art culinaire. Puis, en devenant presque du jour au lendemain restauratrice et femme d'affaires dans un milieu fortement constitué d'hommes, mon chapeau de cheffe a pris le bord sans même que je m'en rende compte. Je le portais encore, mais je prenais un peu moins de plaisir à cuisiner. Le temps manquait, mais le stress, lui, était toujours au rendez-vous. Quand je finissais de travailler, tout ce que je voulais, c'était rentrer chez moi et dormir. Alors pour les passe-temps, on repassera !

— Qu'est-ce que t'aimes ? m'interroge mon amie devant mon air perplexe. Qu'est-ce que tu t'es privée de faire depuis toujours, mettons ?

— Euh... Bonne question. Je sais vraiment pas. La liste est longue...

— Ben va falloir que tu te mettes là-dessus, ma grande, pis ça presse ! C'est le temps de te laisser aller. De lâcher ton fou, un peu ! T'as pu de raison de dire non. Mais pour ce soir, je m'occupe de tout. Tu peux arrêter de réfléchir... même si t'as pas l'air d'avoir commencé trop, trop !

Majorie m'observe, les yeux brillants... Une brillance louche. La lueur d'espièglerie que je note n'augure rien

de bon. Je connais mon ancienne coloc: elle n'a pas de limites, aucune gêne et surtout, aucune crainte. Plus quelque chose présente un certain degré de risque, plus elle a envie de l'essayer.

— Je t'avertis, je te suis pas au bungee, déclaré-je. Oh. Que. Non. Je viens de fermer mon restaurant, j'ai pas le goût de mourir aujourd'hui. Parce que comme tu dis, il faut que je profite de ma liberté retrouvée!

— Bon! C'est ça que je voulais entendre! *Enfin!* Y a encore de l'espoir. Pis non, je t'emmène pas sauter dans le vide. J'ai mieux que ça: du gros défoulement sale. Je pense qu'y a rien de mieux pour faire sortir le méchant. Après, tu vas avoir moins de misère à penser à ton futur.

Majorie m'encourage à caler ma boisson pendant qu'elle ferme la caisse pour faire le dépôt des recettes de la journée en chemin vers l'activité surprise. J'en profite pour jeter un œil à mon téléphone, que j'avais laissé dans mon sac en arrivant. Une habitude que j'ai prise en commençant à travailler pour Jules Bernard à mes débuts en restauration. Il interdisait formellement à ses employés d'apporter leur cellulaire en cuisine. Les contrevenants s'exposaient à une peine sévère: le nettoyage des toilettes, des frigos et des éviers, au lieu des tâches habituelles. Si je pestais au début, j'ai fini par trouver que cette exigence avait du bon, bien au-delà des limites de la cuisine.

Je constate aussitôt que pendant la demi-heure où je jasais avec Majorie, j'ai reçu plusieurs messages textes.

**MAMAN**

Tout est OK ?

**GABRIELA**

DSL. Je voulais t'écrire avant, mais j'ai couru toute la journée.  
Comment tu vas, ma belle amie ?

**NADIA**

Je suis là, si t'as besoin. Gros câlins. Et vois pas ça comme un échec ! C'est tout sauf ça.

**CHEF BERNARD**

Si jamais tu cherches un job, tu sais qui appeler ? 😊

**ROMAIN**

Je pense à toi...

Je laisse tomber mon iPhone dans mon sac à bandoulière, sans trop savoir quoi faire de tous ces messages qui me placent face à ma nouvelle réalité : je n'ai plus de restaurant. Plus de travail. Plus de projets. Et toujours pas de *chum*. Merci à Romain, je ne vois pas l'intérêt de m'investir dans une relation. Pas de relation, pas de déception ! Mon premier amour m'a laissée tomber au moment où j'avais le plus besoin de son soutien. Résultat : depuis douze ans, ma vie intime est au neutre. Si quelques prétendants m'ont démontré leur intérêt, ce n'était jamais réciproque. Et ça m'allait très bien, car je préférais mettre mes énergies sur mon entreprise que sur une relation amoureuse. Mais le problème, c'est que le temps a passé et que j'ai l'impression que j'ai manqué ma chance de

## *Miss Poutine*

trouver un homme. Alors que la plupart de mes amies se sont casées depuis belle lurette, moi, je me retrouve devant rien.



## 2

### *Ça passe ou ça casse*

Majorie me donne un coup de coude, fière d'elle. Il y a de quoi se vanter, car elle s'est surpassée! J'ai souvent dit que j'aimerais bien visiter ce genre d'endroit, sans toutefois chercher à concrétiser le projet.

— Tu trouves que j'ai pas assez cassé de vaisselle, ces dernières années? demandé-je, moqueuse, en observant la devanture du commerce offrant aux clients de briser des objets dans le seul but de se défouler.

— Oui, c'est vrai, mais c'était toujours par accident. Là, c'est voulu, pis c'est tellement satisfaisant! Tu trouves pas?

— Ben oui, je te niaise. T'es fine d'y avoir pensé. Je savais pas qu'il y en avait un aussi proche de ta *job*!

— Il a ouvert y a pas si longtemps, m'informe-t-elle. Quand je suis passée devant, je me suis dit: c't'un signe!

— Bon... les fameux signes du destin! On les aime, hein?